

LA CÉLÉBRATION DE LA LECTURE
DANS LE ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN
POUR LA JEUNESSE

*Gilles Béhotéguy**

Depuis les années 1980, un nombre de plus en plus important de romans français pour la jeunesse aime à représenter dans la fiction le livre et la lecture. La recherche universitaire y voit une démarche que Catherine Tauveron a baptisée « l'aventure littéraire » : « [L'aventure littéraire] met en scène le livre dans le livre : comme objet de quête ou objet en train d'être lu, grille de lecture du monde et grille de lecture de soi, lieu de vie du personnage ou personnage à part entière »¹.

Nous nous proposons d'étudier cette « aventure littéraire » dans la production romanesque française contemporaine comme un parcours étroitement balisé. Inscrite dans le contexte spécifique des années 1980-2005 marqué par la prolifération des discours sur l'illettrisme et par des lamentations reprises à l'envi (« Les jeunes ne lisent plus ! »), comment interpréter la prolifique mise en scène de l'acte de lire dans la fiction sinon comme une forme de résistance à l'abandon de la lecture et comme une démarche pédagogique : il faut (re)donner aux jeunes l'envie, le goût et selon le discours le plus répandu, le « plaisir » de lire ?

* Gilles Béhotéguy est professeur-formateur en lettres modernes à l'université Bordeaux IV-IUFM d'Aquitaine.

1 C. Tauveron (dir.), *L'Aventure littéraire dans la littérature de jeunesse. Quand le livre, l'auteur et le lecteur sont mis en scène dans le livre*, Grenoble, CRDP, 2002, p. 9.

LIRE OU NE PAS LIRE ?

Dans un grand nombre de romans, seuls des personnages de garçons confient leur aversion pour la lecture. Tous s'expriment de manière hyperbolique et leur prise de position est radicale. À leur univers de non-lecteurs, hédoniste, ouvert aux plaisirs simples de la vie, ils opposent celui des lecteurs, fermé, obscur et qui touche une population marginale. À ces clivages socioculturels volontiers caricaturaux s'ajoute une nette dépréciation de l'activité intellectuelle. Le lecteur est assimilé à la figure de l'intellectuel, bête noire des personnages d'adolescents : « Il lit trop ce type. Je n'aime pas les intellos »², déclare un personnage de Marie-Aude Murail. Image négative de l'intellectuel car trop proche, sans doute, de celle des parents donneurs de leçons : « Lazo, tu lis trop. Tu deviens aussi casse-pieds que les parents »³.

Dans tous les cas, le non-lecteur se considère ou est considéré comme un « anormal » par rapport à la lecture au point qu'il lui faut faire un effort pour se convaincre de sa « normalité » : « Au collège, des gars qui se méfient des livres et mêmes des filles, on en ramasse à la pelle. Ça court les couloirs. Je suis normal. Tout ce qu'il y a de plus normal »⁴.

Mais dans le même temps, il se sent victime d'une conspiration sociale et surtout familiale autour des livres. Cette contextualisation du dégoût de la lecture dans le roman n'est pas une caricature ou une posture provocante. Elle s'approprie les paroles d'adolescents que recueillent les enquêtes sociologiques depuis les années 1990, par exemple celle menée par François de Singly : « Les garçons associent plus que les filles le livre à la lenteur (opposée à la rapidité), à la couleur grise (opposée au rouge), à la difficulté (opposée à la facilité), à la ringardise (opposée à la modernité) »⁵. Cette enquête a été confirmée par les travaux de Christian Baudelot⁶ et par l'enquête de Véronique Le Goaziou : « Selon les interviewés, "la lecture est

2 M.-A. Murail, *Le Clocher d'Abgall*, Paris, L'École des loisirs, 1989, p. 26.

3 C. Bernheim, *Côte d'Azur*, Paris, Gallimard, 1989, p. 51.

4 É. Sanvoisin, *les Chasseurs d'Ombres*, Paris, Magnard jeunesse, 1997, p. 20.

5 F. de Singly, « Lire des livres, une activité peu masculine », *La Revue des livres pour enfants*, 1993, n° 151-152, p. 41.

6 Ch. Baudelot, M. Cartier & Ch. Detrez, *Et pourtant ils lisent*, Paris, Le Seuil, « L'Épreuve des faits », 1999.

réservée à un monde de vieux et de morts, un monde qui va disparaître demain” »⁷. À l’opposition jeunes-vieux, normal-« intello » s’ajoute un jeu des contraires qui organise un système binaire dans le récit : à l’univers des livres est opposé l’univers du sport, à l’intériorité que réclame la lecture, le monde extérieur. De cette construction par antithèses émerge une représentation de la lecture vécue comme une activité contre-nature, synonyme d’immobilité, de maladie et finalement de mort.

Excessif, souvent mélodramatique, le personnage qui n’aime pas lire n’est pas pour autant un rebelle qui revendique sa position. Globalement, sa posture est celle de l’incompréhension, du rejet par rapport à une norme qu’il a néanmoins parfaitement intégrée même s’il la tourne en dérision. Le dégoût de lire n’apparaît pas comme un scandale, mais plutôt comme un handicap que supporterait le personnage présenté, finalement, comme une victime. Victime d’une famille qui le harcèle, d’une société qui le stigmatise, d’une école qui le sanctionne et de l’excès de vitalité qui ne le laisse jamais en place. L’enjeu de la réception du texte s’en trouve déplacé sur deux fronts : axiologique (il ne s’agit plus d’inviter le lecteur à juger le personnage mais de l’entraîner à compatir) ; narratif (le texte ne cherche pas seulement à dépeindre un état qui fasse système par opposition aux autres personnages – lecteurs vs. anti-lecteurs –, mais à programmer une évolution et une transformation nécessaires du personnage dans le récit).

Le discours des amoureux de la lecture apparaît, en revanche, beaucoup plus varié. On y retrouve cependant un grand nombre de stéréotypes culturels par lesquels les adultes chantent auprès des jeunes les louanges de la lecture. Si l’on considère le personnage du lecteur comme le double du lecteur empirique, la visée éducative est évidente et la vision du monde construite par la fiction est celle d’un univers où le goût de lire va naturellement de soi. Puisant abondamment dans les lieux communs qui nourrissent les déclarations des lecteurs dans la société, le roman prête aux personnages de lecteurs une rhétorique abondante et imagée.

⁷ V. Le Goaziou, « La Lecture des jeunes en voie de marginalisation », *Bulletin des Bibliothèques de France*, Paris, vol. 49, n° 3, 2004, p. 105-106.

Aucun ne saurait se satisfaire de la simple affirmation qu'il aime lire sans l'enchâsser dans de nombreuses métaphores.

C'est par des images qui évoquent la faim et l'absorption de nourriture que les personnages lecteurs s'expriment le plus fréquemment. Quand le grand lecteur n'est pas en train de dévorer le livre, il le considère comme une gourmandise. Ainsi, un personnage parle de sa découverte de Proust et explique : « Quand j'ai lu *Du côté de chez Swann*, c'était la première fois que... que je salivais, c'est ça, que je salivais. Comme devant un dessert, un fruit mûr »⁸.

Certains écrivains exploitent cette métaphore du lecteur-dévoreur et créent la figure d'un lecteur-monstre comme protagoniste de récits fantastiques. Dans *Les Mange-Mémoire*, Gérard Moncomble offre de nombreuses descriptions de ripailles où les lecteurs « avalent les pages sans même prendre le temps de les froisser pour les rendre plus digestes »⁹, tandis qu'Éric Sanvoisin détourne l'archétype du vampire dans *Le Buveur d'encre* et crée un personnage de grand lecteur assoiffé d'encre fraîche. Draculivre transforme le jeune Odilon en « buveur d'encre » et l'entraîne dans de nombreuses aventures dont la plus importante est la quête sans cesse renouvelée d'histoires à ingurgiter.

En dehors de ces exemples où la faim de livres et son impossible assouvissement sont utilisés comme matériaux fantastiques, la boulimie de lectures se rencontre dans de nombreux récits à visée réaliste, *topos* de tout discours sur la lecture et inlassable reprise de la métaphore biblique du livre devenu miel dans la bouche d'Ezéchiel. Mais cet appétit de lecture repose sur un paradoxe : sa valorisation détonne dans une société qui par ailleurs condamne toute autre forme de « gavage », tant alimentaire que télévisuel. On peut avancer une explication culturelle à cette exception. La métaphore de la lecture-nourriture est une image incontournable tant elle appartient à la fois au patrimoine commun et au langage ordinaire, d'où son ambiguïté. Lorsque les discours sur les « dévoreurs » de livres soulignent l'excès de leur comportement, ils l'excusent et l'encouragent en sous-main au nom d'un consensus universel : lire ne peut être qu'une passion.

⁸ M. Le Bourhis, *Acte II*, Paris, Thierry Magnier, 2001, p. 136.

⁹ G. Moncomble, *Les Mange-Mémoire*, Paris, Casterman, 2000, p. 118.

Festins de livres, ivresse de lire, non seulement la lecture permet au personnage du lecteur de mieux supporter le monde dans lequel il vit, mais elle lui offre aussi la possibilité de s'en extraire. Certains l'envisagent comme un refuge alors que pour d'autres elle est une fuite, loin de leur vie et loin d'eux-mêmes. Le roman pour la jeunesse attribue ainsi à la lecture des vertus qui répondent aux besoins qu'il prête aux adolescents : l'évasion, la solitude et la sécurité et une provision de modèles. Loin d'inciter à l'ouverture, l'expérience de la lecture invite au repli sur soi-même, posture résolument à la marge de la réalité du monde adolescent où la sociabilité et les amis occupent le premier rang¹⁰.

En effet, cette figure du jeune lecteur contemporain que nous livre le roman n'est pas éloignée, en somme, du Don Quichotte de Cervantès. Comme lui, elle mélange la vie et les livres, fuit l'une pour les autres en cherchant à recomposer le réel pour en faire un roman dans lequel il fait meilleur vivre. D'un point de vue axiologique, cette représentation ne contribue pas au crédit du personnage qui apparaît finalement comme un adolescent introverti, tourmenté et solitaire, suffisamment romantique donc, pour être un personnage romanesque. Alors que le personnage du non-lecteur offre une image plutôt sympathique par ses fanfaronnades et reconnaissable parce qu'elle renvoie à une réalité dans le hors-texte, celui du lecteur laisse perplexe. Non par son penchant plutôt convenu pour la solitude et la rêverie, mais par son goût manifeste et insistant pour les grands textes de la littérature classique qui le coupe, effectivement, de l'univers des adolescents contemporains.

Dans un article sur la lecture des adolescents, François Bon nous offre une clé d'interprétation de cette représentation décalée mais récurrente du personnage du jeune lecteur amoureux des classiques, inscrite dans le projet de la majorité des écrivains :

Il y a eu bien sûr Jules Verne et Dickens mais deux livres symbolisent pour moi cet envoûtement de la lecture, quand il fait perdre le sens du monde : *Le Grand Meaulnes* et sa fête, et *Moby Dick*, le rêve d'aventure.

¹⁰ Voir Ch. Baudelot, *Et pourtant ils lisent*, op. cit.

Il ne s'agissait pas d'écrire pour un certain public, quitte à encourir ce reproche d'un livre « difficile » [...] mais de m'expliquer sérieusement avec mes souvenirs de lecture, à cet âge¹¹.

À le lire, le roman pour la jeunesse n'est plus un miroir pour le lecteur mais une machine à remonter le temps pour l'écrivain. En effet, ce lien étroit que les écrivains aiment à exposer entre lectures adolescentes et écriture pour la jeunesse à l'âge adulte, nous montre que le personnage du lecteur dans la fiction est une figure plutôt régressive, une recreation à partir du souvenir et, dans la plupart des cas, du regret. On peut avancer que le personnage du lecteur, masque de l'écrivain en jeune lecteur, boucle le roman sur lui-même et, à la manière flatteuse du miroir enchanté du conte de *Blanche-Neige*, qu'il renvoie l'auteur à sa propre image, à son adolescence lectrice reconstruite. En tant que figure tutélaire du personnage du lecteur, Narcisse s'épanouit donc à l'aise dans le roman. Mais cette complaisance nombriliste n'est pas étrangère à l'ensemble de la production romanesque pour les adolescents comme le laissent entendre Danielle Thaler et Alain Jean-Bart :

Il faut d'ailleurs davantage chercher à surprendre ces élans narcissiques [du roman pour adolescents] du côté de l'auteur adulte que du lecteur adolescent, de l'aveu même de ces écrivains qui reconnaissent avoir scruté les reflets de leur propre adolescence dans leurs romans¹².

Inspiré, semble-t-il, d'une vision de la lecture et plus largement de la littérature qui, selon le mot de Roland Barthes « ne peut être autre chose qu'un souvenir d'enfance »¹³, le thème de la lecture dans la fiction pour la jeunesse exprime la nostalgie d'un Moi-« jeune-lecteur-passionné » dont l'hyperbole peut seule asseoir la présence dans le récit tant l'équivalent dans le hors-texte semble à jamais perdue. Par conséquent, le personnage

¹¹ F. Bon, « De la ville visible à la ville invisible », en ligne sur le site <www.tierslivre.net>.

¹² D. Thaler & A. Jean-Bart, *Les Enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 132.

¹³ R. Barthes, « Réflexions sur un manuel », *Le Bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 49.

du lecteur accomplit un double travail. Travail de deuil d'un fantôme d'auteur – l'adolescent grand lecteur de classiques – mais au prix de la vraisemblance et au risque, parfois, de la ringardise car l'excès de la représentation de ces lecteurs modèles couvre mal les voix d'un autre âge qui n'osent avouer ne plus comprendre le rapport à la lecture des « jeunes d'aujourd'hui ». Et d'autre part, il réactualise – mais pour qui : le jeune lecteur ou l'adulte prescripteur de lectures ? – le mythe du Grand écrivain précoce lecteurs d'œuvres difficiles, afin de verser la légende de ce modèle scolaire au dossier toujours sensible de la légitimité littéraire de l'écrivain pour la jeunesse.

Le récit pâtit de ce conformisme idéologique, de ce regard rétrospectif, autobiographique et modélisant dont les écrivains nourrissent leurs histoires de lire. Du coup, l'aventure de la lecture apparaît étroitement canalisée dans des scénarios convenus et bien pensants.

DES SCÉNARIOS BIEN PENSANTS

L'opposition non-lecteur/lecteur est un moyen simple et commode de distribuer le personnel romanesque pour mieux le soumettre à une loi implicite qui gouverne chaque récit : « Il faut lire ! » Mais si le roman biaise avec la leçon de morale, il y revient en empruntant la voie de l'édification : chaque parcours de lecture est le lieu d'une démonstration des circonstances, des événements et des rencontres qui donnent au personnage le goût de lire.

Rare, l'entrée dans la lecture par des scénarios fantastiques offre néanmoins quelques curiosités où se rejoue le fantôme des écrivains grands lecteurs de se trouver prisonniers des livres. Dans *Le Prisonnier de la bibliothèque*¹⁴, Xavier Armange y ajoute la rencontre de son jeune protagoniste, réfractaire à la lecture, avec les fantômes des grands auteurs revenus d'outre-tombe pour vivre ensemble au-delà des époques leur passion commune pour la littérature, et pour observer le succès de leurs livres. Séduit par la personnalité exceptionnelle des grands écrivains

¹⁴ X. Armange, *Le Prisonnier de la bibliothèque*, Les Sables d'Olonne, L'Orbestier, « Azimut junior », 1991.

qui lui prodiguent des leçons de littérature, confronté à leurs textes qu'il découvre avec émotion, l'adolescent sortira de cette aventure complètement transformé et, après sa délivrance, il répondra aux journalistes qui lui demandent ce qu'il compte faire : « Je vais lire¹⁵ ! ».

On peut regretter que les détails biographiques, les longs discours didactiques et l'intertextualité surabondante ne rabattent cette conversion sur une moralité naïve et maladroite. À la fin du récit, le jeune personnage découvre que contrairement à ce que la plupart des jeunes croient, les grands écrivains sont « très sympas » et il suffit pour les apprécier de « mieux les connaître »¹⁶.

314

Loin de cette démonstration, les chemins de la lecture empruntent des voies beaucoup plus proches des thèmes familiers aux jeunes lecteurs. Au premier rang de ces thématiques, l'éveil du sentiment amoureux croisé avec la découverte du plaisir de lire nourrit plusieurs scénarios. L'amour apparaît comme un moyen infallible d'accéder à la lecture, non seulement dans une relation de cause à effet – la belle lectrice opérant la conversion de l'anti-lecteur¹⁷ – mais parce qu'ils sont consubstantiels comme le remarque, savamment, un personnage de Marie Desplechin : « Je trouve drôle que le même mot de “romantisme” parle à la fois de l'amour et des romans. Comme si l'amour et les livres, c'était pareil »¹⁸. À côté de ces scénarios sans grande surprise parce que trop souvent cousus de fil blanc, le thème de la rencontre adulte-enfant devient triangulaire, adulte-enfant-lecture, et se décline sur le modèle du roman d'apprentissage.

Dans la veine sociale qui vise à rendre compte de la vie dans les Cités, Marie Desplechin met en scène Samir, enfant taciturne et en échec scolaire¹⁹. Ce que l'école ne lui donne pas, un étudiant en biologie le lui apportera : une petite encyclopédie sur les oiseaux. Dès lors, le

¹⁵ *Ibid.*, p. 115.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Voir par exemple S. Morgenstern, *Le Vampire du CDI*, Paris, L'École des loisirs, « Neuf », 1997.

¹⁸ M. Desplechin, *Une Vague d'amour sur un lac d'amitié*, Paris, L'École des loisirs, 1995, p. 66.

¹⁹ M. Desplechin, *La Prédiction de Nadia*, Paris, L'École des loisirs, 1997, p. 14-15.

thème de la lecture, motif secondaire dans cette histoire, va recentrer le récit sur l'évolution et la transformation du personnage. Le livre-cadeau agit comme un révélateur de la personnalité profonde de Samir qui se comporte soudain non encore en bon lecteur mais déjà en élève appliqué :

Samir prit le livre avec respect et le garda, posé à plat sur ses deux mains ouvertes. Sur la double page, quelques dessins et de petits paragraphes entouraient une photo d'oiseau. Avec application, il lut le titre : « Locataire des haies, la bergeronnette »²⁰.

Le parcours du personnage va s'organiser par étapes qui le conduiront à la conquête de la lecture. Il découvre d'abord le plaisir de lire et il obtient ensuite la reconnaissance et les félicitations de son instituteur qui lui ont toujours manqué. Ce scénario prévisible mêle de nombreux éléments qui étayent depuis ces vingt dernières années tous les discours²¹ sur les voies mystérieuses qui mènent un enfant à la lecture, ce fameux « déclic » aux nombreuses composantes : l'admiration pour un modèle, la lecture documentaire valorisée contre la suprématie de la fiction, la bienveillance des maîtres et leurs encouragements. La commutation de ces différents éléments – l'ami en oncle ou en bibliothécaire, les encyclopédies en romans ou en poèmes, etc. – offre une trame narrative récurrente et une axiologie commune à de nombreux romans.

Tous les éléments qui composent cette célébration de la lecture se retrouvent dans d'autres récits qui utilisent une « histoire de lire » pour ébaucher une mise en perspective sociale, historique et « politique » de la lecture qui dépasse le parcours singulier du personnage. Lire n'apparaît plus seulement comme une affaire privée mais comme une réponse à deux des grandes préoccupations sociales et culturelles de la France : l'égalité et l'intégration.

²⁰ *Ibid.*, p. 47.

²¹ A.-M. Chartier & J. Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard-BPI Centre Pompidou, 2000, p. 223-485.

ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, LECTURE

Grâce au parti pris historique – l'action se situe en 1843 – qu'elle adopte dans son court roman *Noël à tous les étages*²², M.-A. Murail replace le thème de la lecture dans une perspective « révolutionnaire », comme instrument de lutte des classes.

Alors que Ferdinand le petit-bourgeois rejette, en enfant repu, les livres qu'il trouve ennuyeux, Hugues le petit pauvre meurt d'inanition dans sa soupente parce que sa « faim de livres »²³ est inassouvie. Mais comme il s'agit d'un conte de Noël, le miracle se produira. Alors que Hugues est au plus mal parce que sa sœur a vendu le livre qu'elle a volé pour acheter une cuisse de dinde et des marrons, Jeanne court chercher de l'aide chez son jeune voisin qui se révèle être médecin. Il sauve l'enfant de la maladie et de l'analphabétisme et au fil des leçons, tombe amoureux de la jeune fille.

Reprenant en les édulcorant les grandes thèses sur l'instruction publique qui, de Condorcet à Jules Ferry, jalonnent le XIX^e siècle, ce court roman se range volontairement du côté de *l'exemplum* qui illustrait l'ancienne instruction civique et la leçon de morale scolaire. Si l'univers référentiel et les ficelles du mélodrame en déréalisent l'actualité, le discours sur la lecture y conserve sa portée philosophique et sa visée éducative dans le droit fil de la tradition humaniste : la vraie richesse de l'homme, c'est la connaissance.

Autrement exprimée par un personnage de Azouz Begag – « Si t'as vraiment vu de l'or, il est forcément dans les livres. C'est toujours plein de richesses dans les livres ! »²⁴ –, cette thèse étaye quelques romans qui abordent le thème de la lecture comme instrument d'intégration. À la peinture récurrente de la violence, du racisme et de l'exclusion qui abonde dans la littérature de jeunesse contemporaine, certains écrivains issus eux-mêmes de l'immigration préfèrent le récit d'une intégration réussie mais au prix d'un discours convenu et bien pensant sur les valeurs de la lecture.

²² M.-A. Murail, *Noël à tous les étages*, Paris, Bayard Poche, « J'aime lire », 2001.

²³ *Ibid.*, p. 12.

²⁴ A. Begag, *Les Voleurs d'écriture*, Paris, Le Seuil, coll. « Jeunesse », 1990, p. 68.

Dans *La Tarte aux escargots*²⁵, Brigitte Smadja raconte l'arrivée en France dans les années 1960 d'une petite Tunisienne et son entrée en 6^e. Ce roman autobiographique s'attarde sur la description de la vie difficile de Lili et montre les vexations qu'elle subit dans son désir d'être acceptée par deux de ses camarades de classe. Pourtant, Lili brille par ses résultats scolaires mais cette supériorité ne change rien à la fascination qu'elle éprouve pour ces petites filles riches et peu intelligentes. Contrepoint à ce parcours douloureux à force d'humiliations, Luisa, la condisciple de Lili, est aussi immigrée et pauvre mais elle assume sans honte sa condition parce qu'elle puise sa force dans la lecture. La saisie de ce personnage droit et fier est toujours étroitement liée à son activité lectrice. Finalement, les deux adolescentes vont se lier d'amitié grâce à un livre, *L'Espoir*, de Malraux. Le titre annonce le destin des deux amies : elles lutteront mais avec leurs armes, la réussite scolaire. La scène finale révèle la dimension « politique » de ce choix :

« Tu préfères *dominus* ou *populus* ? » Je ne m'étais jamais posé cette question. *Dominus*, ça veut dire maître en latin. *Populus*, ça veut dire peuple. J'ai dit *populus*. On a chanté ensemble la déclinaison²⁶.

Fils d'immigré algérien, l'adolescent narrateur des *Voleurs d'écriture*²⁷ est le seul homme de la famille depuis la mort brutale de son père. Bon élève, il est partagé entre le désir de rassurer sa mère en travaillant sérieusement à l'école et l'envie de rejoindre chaque soir une bande de jeunes déjà versée dans la petite délinquance. Malgré sa terreur de la prison et de la justice, l'adolescent participe au cambriolage d'une bibliothèque.

L'enchantement opère immédiatement et agit comme une révélation. Le personnage comprend l'équivalence livres/richeesse et l'exprime dans une très jolie formule : « Nous sommes entrés à l'intérieur de la caverne d'Alivres Baba »²⁸. Alors que ses complices fouillent le bureau de la bibliothécaire pour y trouver la caisse, la présence des livres agit sur

²⁵ B. Smadja, *La Tarte aux escargots*, Paris, L'École des loisirs, 1995.

²⁶ *Ibid.*, p. 136-137.

²⁷ A. Begag, *Les Voleurs d'écriture*, *op. cit.*

²⁸ *Ibid.*, p. 62.

sa conscience : la magie de la bibliothèque fera d'un voleur un grand lecteur.

Parce qu'il s'adresse à un lectorat un peu plus jeune ou que sa visée édifiante primait dans les intentions de l'auteur, *Momo petit prince des Bleuets*²⁹ déroule un scénario dont l'exemplarité s'affiche sans second degré.

Momo est un petit Marocain qui vit à la Cité des Bleuets. Parce qu'il est brillant, son institutrice a demandé à sa mère de ne pas le sacrifier comme sa sœur, brillante elle aussi, mais qui a dû aller gagner sa vie comme caissière. L'enseignante laisse une liste de livres dont Momo doit faire la lecture avant son entrée au collège. Le parcours initiatique du personnage commence à la bibliothèque où, conscient d'être un « privilégié », il lit en petit lecteur modèle pour apprendre et pour réfléchir selon un « protocole » parfaitement maîtrisé :

Momo feuillette le livre jusqu'à ce qu'il arrive au grand 1. Parce que, bien souvent, les livres commencent ainsi, par un grand 1. Parfois, ils commencent aussi par un titre. Momo aime mieux, mais le grand 1 ne le dérange pas trop. Il lit ensuite chaque page, lentement, pour bien les comprendre toutes. Il examine chacun des dessins aussi, qu'il aime beaucoup. De temps en temps, il fait une pause pour réfléchir à ce qu'il vient de lire. Puis, reprenant sa lecture, il arrive à la fin du livre. Il soupire de bonheur. Il a beaucoup aimé tous les gens qui sont dans le livre³⁰.

Deux médiateurs vont lui montrer son destin à travers un roman : *La Vie devant soi*. Souad, la bibliothécaire qui établit un parallèle entre les deux personnages et Monsieur Édouard, l'instituteur retraité qui lui raconte la biographie de Romain Gary. Émerveillé, Momo rapporte les propos du vieil homme à sa mère qui prophétise dans une scène tout droit sortie de *La Promesse de l'aube* : « Toi aussi, mon fils, tu seras un grand écrivain français ! »³¹.

²⁹ Y. Hassanl, *Momo petit prince des Bleuets*, Paris, Syros, 2002.

³⁰ *Ibid.*, p. 31.

³¹ *Ibid.*, p. 54.

Enfant étranger mais brillant, fonction intégrative de la lecture, rôle déterminant d'un initiateur, valorisation de la culture et des études, respect des lois et des codes sociaux sont les points communs à ces trois histoires de lecture, comme à d'autres encore. Ces similitudes frappent car elles rassemblent les lignes de force d'une représentation idéale de l'intégration des immigrés selon les canons d'une morale républicaine pétrie des idéologies de la III^e République et des nobles utopies qui alimentent les discours sur les vertus de la lecture dans l'institution scolaire. Engagés à montrer la lecture dans une fonction d'intégration sociale, ces romans puisent dans la légende d'une France dynamique où peut toujours advenir le miracle républicain et démocratique de la réussite par le travail et le mérite et dans l'histoire personnelle de leurs auteurs, pour en tirer un conte de notre temps : le parcours exemplaire du petit immigré méritant et travailleur renouvelle l'incroyable aventure du berger devenu roi.

Manque à ces récits tendus vers une finalité instructive l'évocation du rapport intime du lecteur à sa lecture, le « plaisir du texte ». Ce silence montre bien que les écrivains ne cherchent pas à révéler au jeune lecteur ce que la lecture pourrait, personnellement, lui apporter. Relayant un discours d'élite lettrée, ces romans évaluent la lecture en fonction d'une orthodoxie culturelle pour laquelle tout livre est une richesse, notion mystérieuse mais suffisamment évocatrice pour justifier, sans plus d'explications, la pratique lectrice comme institution sociale légitimée. Démarche qu'analyse Michel de Certeau : « La fiction du "trésor" caché dans l'œuvre, coffre-fort du sens, n'a évidemment pas pour fondement la productivité du lecteur, mais l'*institution sociale* qui surdétermine sa relation avec le texte »³².

Cette vision optimiste de la lecture, cette foi sans recul critique dans son pouvoir de cohésion sociale, de rassemblement et d'adhésion que partagent tous les romans que nous avons lus, relèvent d'une posture d'écrivains faisant de la lecture œuvre littéraire et du roman un outil pédagogique. Il ne s'agit pas de réfléchir une pratique sociale, culturelle

³² M. de Certeau, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 248.

et surtout économique de la lecture chez les jeunes, mais de refonder pour le jeune lecteur, une axiologie universelle de la lecture. Pour preuve, la déclaration dans la presse³³ de M.-A. Murail à laquelle on ne peut que souscrire : « On ne peut pas rester sans rien faire face à un enfant qui n'arrive pas à lire. La lecture, c'est la liberté ! ». Mais l'action envisagée par l'auteure laisse perplexe quant à la nouvelle mission de l'écrivain, ouvertement pédagogue et résolument réformateur : « En ce moment, peut-on lire dans le même article, Marie-Aude travaille sur une nouvelle méthode de lecture ».

320

Les voies qui mènent au livre dans le roman pour la jeunesse ne s'aventurent jamais dans le hors-piste. Les récits composent avec des modèles valorisés à la fois par le discours social qui les véhicule et par la culture lettrée qui les a produits. Un consensus s'affirme : la lecture est un héritage sacré et une valeur imprescriptible. À ce titre, elle est envisagée comme une pratique légitimée et monovalente : en aucun cas le roman ne représente sa diversité. Lire, dans la littérature pour la jeunesse, c'est toujours lire de la littérature, ce qui exclut d'autres pratiques qui, *in absentia*, s'en trouvent dévaluées. Autour de ce pilier s'organisent des mises en scène concentriques qui reproduisent la conquête du plaisir de lire que les écrivains ailleurs, sur le mode fictionnel et autobiographique, ont souvent célébrée. Cependant, au modèle bourgeois de l'héritage culturel par filiation qui semble aujourd'hui avoir perdu sa pertinence, les écrivains pour la jeunesse dans leur ensemble préfèrent l'expérience de l'autodidacte qui, au gré des circonstances, des émotions et des rencontres accomplit son acculturation. Ce scénario renoue avec la dynamique des récits d'apprentissage mais il l'hybride aux contes édifiants. La crise du non-lecteur, en effet, mime l'errance et les aléas du petit « pauvre » qui devient « riche », succès des mélodrames populaires. Du coup, la conversion finale sur laquelle aime à s'attarder le roman apparaît fortement symbolique : à fils prodigue et repentant, lecteur prodige et richesse des livres ! La geste du lecteur y gagne en lisibilité : elle

³³ *Le Monde des ados*, n° 176, novembre 2007, p. 35.

est la reconfiguration des croyances et des adhésions sociales, historiques et littéraires dans les vertus de la lecture pour les jeunes, *credo* dont la littérature est l'évangile, l'écrivain l'apôtre et le roman le catéchisme.

321

GILLES BÉHOTÉCUIY La célébration de la lecture dans un roman français contemporain...